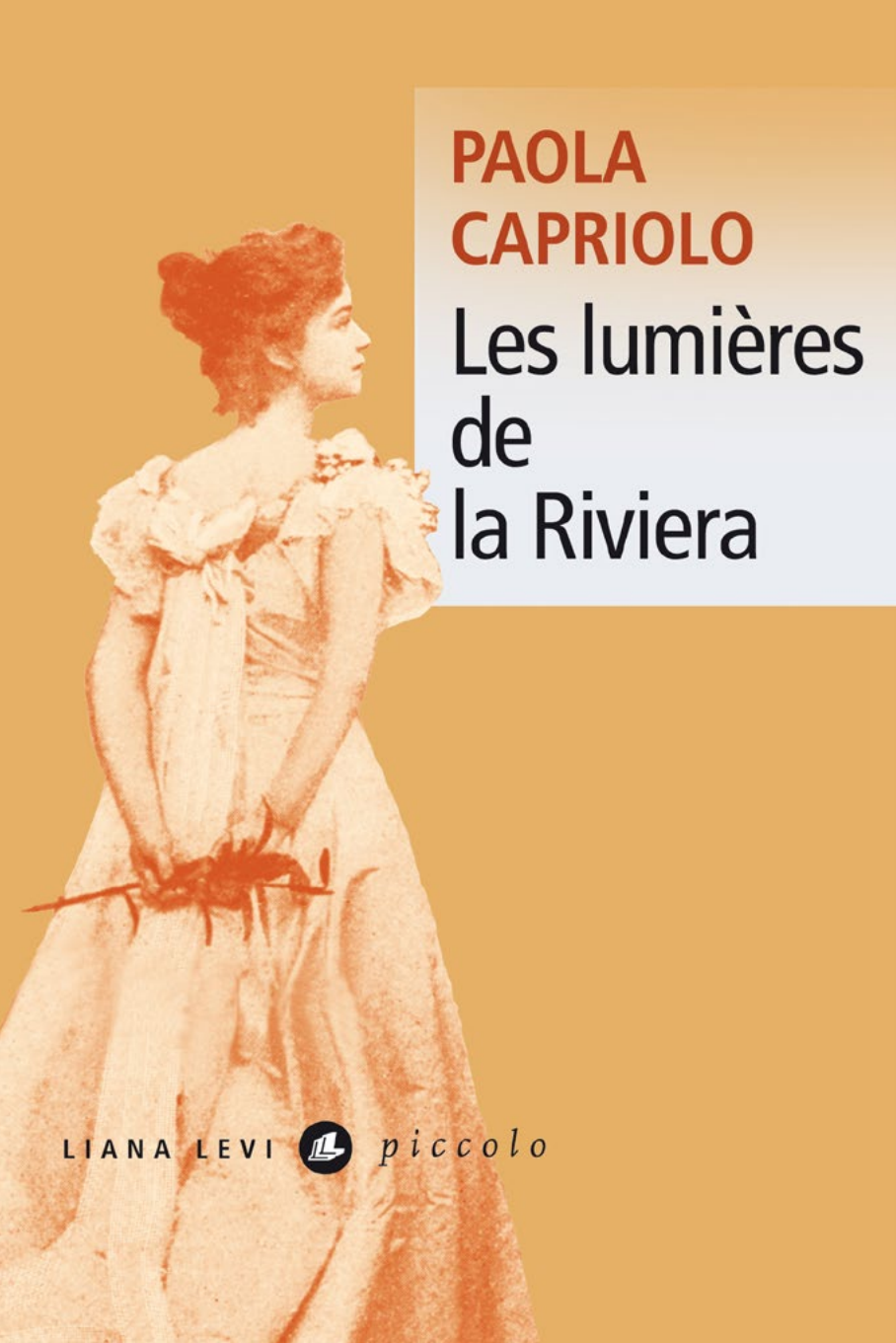




PAOLA
CAPRIOLO

Les lumières
de
la Riviera

LIANA LEVI



piccolo



Par un bel après-midi de septembre 1881, à Sanremo, une jeune femme parcourt d'un pas décidé l'allée qui mène à la villa de Lady Brown. « Irina Nikolaevna », se présente-t-elle à cette veuve anglaise en quête d'une dame de compagnie, ajoutant qu'elle est la fille illégitime d'un boyard russe. Éblouie par l'aplomb et les élégantes manières de la postulante, la Lady l'accueille sans hésitation. Désormais, les deux femmes vont s'inscrire dans la vie étincelante de la Riviera italienne fréquentée par tout le gotha européen venu se ressourcer au bord de la mer ligure. L'héritier du trône d'Allemagne compte bientôt parmi leurs voisins proches. Tout semble parfait. Pourtant un je-ne-sais-quoi trouble cette situation idyllique. Est-ce la proximité d'un anarchiste? L'avancée du XX^e siècle avec sa modernité conquérante? Ou juste l'imagination débordante de l'énigmatique Irina.

PAOLA CAPRIOLO est née à Milan en 1962. Romancière et traductrice des classiques de la littérature allemande, de Goethe à Kafka, en passant par Kleist et Thomas Mann, plusieurs de ses textes ont été publiés en France. Couronnée par de multiples prix littéraires, son œuvre a été traduite dans de nombreux pays.

« Délicieux : c'est ainsi que se révèle dès les premières pages ce roman de Paola Capriolo. » *Corriere della Sera*

Paola Capriolo

Les lumières de la Riviera

*Traduit de l'italien
par Audrey Richaud*

Ce livre est précédemment paru
sous le titre *Irina Nikolaevna*

LIANA LEVI



piccolo

À Amalia Karolevna, la sœur que j'ai choisie

Sanremo, mi-septembre de l'an de grâce 1881 : une tendre journée ensoleillée, la mer calme, le ciel légèrement voilé par de minces nuages qui adoucissent l'air et l'ardeur des rayons. À l'unisson, les cloches viennent de sonner quatre coups du haut des vieilles églises citadines, des paroisses rupestres agrippées à flanc de montagnes, des chapelles disséminées le long de la côte, refuges privilégiés des ex-voto des marins. Dans ce nouveau silence suspendu, le carillon semble rester en attente et confier aux hommes le devoir de remplir le vide temporel, inévitable, qui envahit l'espace avant le coup suivant.

Et à présent? dit ce silence. Que va-t-il se passer à présent? Ici, à Sanremo, il se passe beaucoup de choses d'une certaine manière, et à la fois, jamais rien. Des événements discrets, presque inaperçus, tel celui qu'incarne, à n'en pas douter, la silhouette féminine sobrement vêtue d'une robe noisette, qui en ce moment même (à seize heures dix, toute personne en possession d'une montre pourrait le confirmer) franchit le portail de l'une des nombreuses villas, pas la plus somptueuse, qui bordent la voie romaine aux portes de la ville : un édifice brun, compact, hésitant entre maison et château, pourvu d'une tour crénelée purement ornementale, ainsi que d'une rangée de balcons blancs qui éclairent la façade à l'étage supérieur.

Au bout d'une brève allée odorante, la jeune femme sonne à la porte le plus naturellement du monde. Un majordome en livrée, peu engageant, l'accueille, avec des manières expéditives adaptées à sa condition apparente et aux raisons de sa venue. Qu'importent les mots du serviteur prononcés en français, avec un fort accent britannique qu'il se serait certainement efforcé d'atténuer dans d'autres circonstances. Il faut seulement retenir que la jeune femme est conduite à l'étage et laissée sur le seuil d'un boudoir charmant, tapissé de soieries chinoises, depuis lequel une femme d'âge mûr assise sur un fauteuil lui adresse un léger signe d'encouragement.

– Lady Brown, je présume, dit-elle en pénétrant dans la pièce.

– C'est moi-même. Et à qui ai-je l'honneur... ?

– Irina Nikolaevna, pour vous servir, répond la nouvelle venue en prenant place sur le fauteuil que Lady Brown vient de lui indiquer juste en face du sien.

– Ah, une demoiselle russe ! dit la maîtresse de maison en jetant un coup d'œil rapide, mais affûté à la physionomie de la visiteuse. C'est curieux : je m'attendais plutôt à des aspirantes italiennes, ou françaises, mais vous, vous venez vraiment de loin, de très loin...

– Oh, milady, je crains de ne pas être un oiseau si rare : comme vous aurez eu l'occasion de le constater, Sanremo pullule de mes compatriotes.

– Oui, bien entendu...

Par délicatesse, Lady Brown s'abstient de faire remarquer à son interlocutrice que les Russes, ici à Sanremo, sont davantage connus pour loger dans de grands hôtels ou louer des villas, que pour rechercher un emploi. Irina Nikolaevna... et ensuite ? La dame se demande si son nom de famille lui a échappé ou si la jeune femme s'est

réellement présentée uniquement par son nom et patronyme, selon l'usage de son pays, sans se soucier d'ajouter quoi que ce soit.

– Irina Nikolaevna... ?

– Elle-même, milady. Pour vous servir.

Lady Brown n'ose pas insister. Quelque chose dans cette allure lui en ôte le courage : à commencer par sa manière de se tenir sur le fauteuil – ni rigide ni droite tel qu'on l'attendrait d'une candidate intimidée, mais pas non plus décontractée, comme une personne incapable de rester à sa place... Dans sa modeste petite robe, l'impression qu'elle donne est véritablement celle-ci : un oiseau rare, gracieusement perché sur un pan de nuage. L'élégante mesure de son maintien (sans parler du français qu'elle maîtrise à la perfection, contrairement à Lady Brown) dissuade celle-ci d'adopter avec elle les façons péremptoires que les circonstances permettraient.

Elle tourne son regard vers la fenêtre comme pour y chercher de l'aide, et la mer lui renvoie, à travers les rideaux de soie, son éclat dense et imperturbable. À sa grande surprise, après quelques instants, la visiteuse elle-même la sort de l'embarras.

– Oh, Lady Brown, je suis vraiment impardonnable... Je suppose qu'après mon prénom et mon patronyme, vous attendiez mon nom de famille, et je serais très heureuse de vous le donner si seulement j'en avais la possibilité.

Un infime sentiment d'inquiétude s'insinue tout à coup dans l'esprit de la plus âgée des deux femmes.

– Pardonnez-moi, je crains de ne pas comprendre. Si vous en aviez la possibilité ? Qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle ? J'ose espérer que vous aussi avez un nom de famille, comme tout le monde.

– Milady, dit Irina Nikolaevna en fixant droit dans les yeux son interlocutrice pour la première fois, d'un regard ferme et mélancolique. Si vous avez l'intention d'insister sur ce point, vous m'obligeriez à mettre immédiatement un terme à la plus plaisante des conversations. Bien sûr, je possède moi aussi un nom de famille, comme tout le monde : celui sous lequel j'ai été déclarée à ma naissance. Et sur ce, j'ai l'honneur de vous saluer, Lady Brown, en vous souhaitant bonne chance dans la recherche de votre nouvelle dame de compagnie.

La jeune femme (*jeune femme* dans une large acception du terme, car à en croire l'estimation minutieuse de madame, elle doit avoir dépassé les vingt-cinq ans depuis un certain temps) se lève à ce moment-là, et plonge la maîtresse de maison dans un effarement inattendu.

– Je crains d'avoir été maladroite, dit Lady Brown en l'imitant presque malgré elle. Je n'avais aucunement l'intention de vous offenser...

– M'offenser? Oh, vous êtes trop bonne, n'ayez pas d'inquiétude. Voyez-vous, d'une certaine manière, on peut dire que je suis à la fois en deçà et en delà de toute offense.

Désorientée, Lady Brown retourne s'asseoir : la façon la plus rapide et efficace de pousser la jeune femme à en faire de même, et d'offrir un maigre soulagement à la sensation de vertige qui, à ces mots, l'a assaillie. Un curieux personnage, cette Irina Nikolaevna, dotée d'un charme discret, mais indiscutable, auquel il lui semble de plus en plus difficile de résister. Et dire qu'elle n'est même pas belle... non, on ne peut pas dire qu'elle le soit, réfléchit madame en s'efforçant de l'observer avec une saine distance critique. Gracieuse, tout au plus, mais décidément trop maigre et avec les traits du

visage trop irréguliers pour correspondre à un canon de beauté classique : les pommettes hautes et saillantes, le nez délicat, mais dont le bout à peine retroussé lui donne l'air un peu impertinent, comme si elle portait son chapeau de travers ; une peau assez pâle et veinée de bleu au niveau des tempes que sa coiffure laisse découvertes... sans parler de ses grands yeux noirs légèrement en amande que Lady Brown, bien qu'elle n'en ait jamais fait directement l'expérience, n'hésite pas à comparer en elle-même à ceux d'une panthère : un regard si vif et brillant qu'il en deviendrait indiscret, s'il n'était partiellement voilé par une rangée de cils fournie.

– En deçà et en delà... vous allez me donner le tournis, mademoiselle. N'y voyez là aucune impolitesse, mais en entretien avec une potentielle future dame de compagnie, je me serais attendue à tout sauf à devoir résoudre une charade.

– Oui, c'est bien cela : une charade. Permettez-moi de vous fournir un petit indice pour vous aider à trouver la solution : *en deçà* est le nom que je porte ; *en delà*, très en delà, celui qu'il ne m'est pas consenti de porter.

– Je crois comprendre... murmure Lady Brown en baissant les yeux et même en rougissant un peu, de cette rougeur embarrassante qui colore ses pommettes rebondies dans les moments les moins opportuns, comme si les allusions de la candidate à une naissance illégitime avaient taché le décor de sa demeure, et qu'elle se fût sentie coupable de le lui avoir permis.

– Oh, j'étais certaine que vous comprendriez tout de suite, et que vous m'épargneriez ainsi de fastidieuses explications. Et ceci, je suppose, me rend absolument indigne d'intégrer une maison respectable...

– Je dois dire que cela vous place un tantinet en deçà de mes attentes, répond Lady Brown, qui regrette presque aussitôt sa méchanceté. Ne le prenez pas mal, Irina Nikolaevna, je n’ai fait que reprendre vos mots: *en deçà* et *en delà*. Le premier point m’est bien assez clair; mais si vous souhaitez à présent m’en dire davantage sur le second, je suis prête à vous écouter.

Les lèvres de la jeune femme se pincent en un léger sourire, dans lequel madame croit percevoir une pointe d’amertume.

– Je vous remercie de cette question, Lady Brown. Je vous remercie infiniment de me l’avoir posée, même si je ne serai jamais votre dame de compagnie.

Et pourquoi pas? s’apprête à répliquer Lady Brown, mais elle se retient. Elle ne répond rien, et sa visiteuse maintient aussi longuement le silence. À présent, les rayons acérés du soleil couchant pénètrent dans la pièce à travers les rideaux et illuminent son visage comme un éclairage de scène.

– Le sang des boyards... poursuit enfin Irina Nikolaevna radieusement transfigurée, d’une voix qui relève du murmure. Pour la veuve d’un baronnet anglais (vous m’excuserez, ceux qui recherchent un emploi aussi recueillent des informations sur leurs éventuels employeurs), cette expression ne veut sans doute rien dire. Voilà qui est bien différent en Russie.

– Le sang des boyards?

– Ce sang-là, milady, coule dans mes veines. Permettez-moi... ajoute-t-elle en remontant légèrement sa manche, et en dévoilant ainsi un bras fin et galbé. Voyez-vous ce grain de beauté en forme d’étoile? C’est un signe qui, depuis le temps de Rjurik, le grand chef varègue fondateur de notre nation, distingue les membres d’une illustre

famille : une famille, comme vous pouvez le constater, à laquelle j'appartiens et n'appartiens pas à la fois. Mais c'est une longue histoire, et j'imagine que vous devez certainement recevoir d'autres demoiselles après moi. Les faire attendre serait peu courtois.

– Que vous importent ces demoiselles ?

– À moi rien, mais à vous... L'une d'elles sera votre dame de compagnie, après tout.

Cela est plus que vrai, songe Lady Brown. Sa nouvelle dame de compagnie sera l'une d'entre elles, et sûrement pas cet étrange sphinx qui ne prend même pas la peine de me donner son nom. D'un autre côté... le sang des boyards... le grain de beauté en forme d'étoile... Comment résister à la tentation d'en savoir plus ?

Tout en regrettant en partie son geste, Lady Brown sonne le majordome.

– Milady ?

– Evans, je vous prie de nous servir le thé. Si toutefois d'autres demoiselles demandaient à me voir, dites-leur qu'elles aient la gentillesse de se représenter plus tard... demain matin.

– Demain matin, milady ?

– Oui. Demain matin.

Si Evans n'était pas Evans (qui se contente de froncer un sourcil puis s'empresse de s'exécuter), il ferait remarquer à madame qu'il est seulement cinq heures de l'après-midi et que si elle le souhaitait, elle aurait tout le temps nécessaire à d'autres entretiens. Cependant, il n'en fait rien : même s'il n'avait pas croisé le regard vif, perçant sous un voile de cils noirs, qu'Irina Nikolaevna lui adresse depuis le fauteuil, son seul statut de majordome l'en empêcherait.

Légèrement étouffés par les rideaux, les reflets azur de la mer de Sanremo, cette mer ligurienne, l'immense miroir clos de la Méditerranée, ne cessent d'éclairer la pièce durant le récit qui suit. Un récit au cours duquel Irina Nikolaevna révèle vraiment, selon les attentes de Lady Brown, le secret de sa naissance, et éclaire sans équivoque, à l'oreille d'une noble dame anglaise, le sens de l'expression : « le sang des boyards ». En retenant son souffle comme lorsqu'elle écoutait, enfant, les contes de sa nourrice dans la quiétude ouatée d'un cottage, Lady Brown apprend que le sang des boyards, en l'occurrence, s'était mis à couler dans les veines d'Irina par le biais d'un comte issu d'une lignée ancestrale, chambellan de l'impératrice Maria Aleksandrovna.

Maria Aleksandrovna : bien entendu ! Tout le monde la connaît à Sanremo, toute la faune bigarrée des vacanciers de la haute société peuplant depuis des décennies cette région luxuriante. Ou plutôt la *connaissait*, car depuis quelque temps, la fragile impératrice de Russie ne comptait plus parmi les vivants, le climat prodigieux de Sanremo n'ayant pas suffi à freiner la maladie discrète, mais tenace, qui la rongait. Au-delà d'un sincère regret dans le cœur de son peuple, elle a laissé une promenade à son nom.

– Maria Aleksandrovna... Et avez-vous eu l'occasion de... ? s'enquiert Lady Brown.

Mais évidemment que oui ! La question était-elle bien nécessaire ? Irina Nikolaevna appartenait à ce monde rutilant et splendide, constamment dans le sillage de la cour des tsars ; à Paris, dans les Alpes suisses, sur la Riviera, et dans tous les endroits de prédilection du faste aristocratique. Lady Brown sait-elle ce qu'est un chambellan, quelles tâches lui incombent ? Irina Nikolaevna, elle,

le sait parfaitement, et en quelques traits en dépeint les fonctions auprès de l'auguste impératrice. Une personne à laquelle, toujours en raison de cet « en deçà », elle ne fut jamais présentée officiellement. Grâce à l'autorité de son père, il lui était toutefois consenti de vivre, pour ainsi dire, dans l'orbite de la cour et d'en goûter la magnificence. Une vie bien différente de celle, plus solitaire, qu'elle avait dû mener auparavant, quand le comte se trouvait à Saint-Pétersbourg avec sa famille légitime, et que la pauvre Irina était ballottée, comme une orpheline de luxe, d'un des meilleurs collèges d'Europe à l'autre. Non, elle n'a pas à se plaindre de ce point de vue-là, et ne peut pas dire qu'une éducation digne de son rang lui ait été niée : de cet « en delà », entendons-nous, non officiel. Cependant, il lui avait toujours manqué la présence d'un père, jusqu'au jour où son train en provenance de Genève s'était arrêté en gare de Sanremo et qu'un homme d'âge mûr, élégant, s'efforçant de dissimuler son émotion sous les manières désinvoltes de la haute aristocratie, l'avait attendue sur le quai.

Lady Brown aussi s'efforce de dissimuler son émotion lors du récit de cette scène de rencontre entre un père et sa fille, sans vraiment y parvenir, et porte à son visage son mouchoir brodé. Pendant ce temps, elle commence toutefois, dans un coin de son esprit, à envisager la possibilité que cette jeune femme singulière puisse être, après tout, la bonne personne à engager en tant que dame de compagnie. Les meilleurs collèges d'Europe, la fréquentation d'une cour... Où donc pourrait-elle trouver une candidate aux qualités si prometteuses, elle qui n'est pas impératrice, mais simplement la veuve d'un baronnet anglais ayant acquis fort récemment le titre grâce à la reine, quasiment *in articulo mortis*, en vertu de ses

mérites d'entrepreneur? « Sir Archibald Brown »... Un oxymore qui frôle le ridicule, et sa veuve en a amèrement conscience. Si seulement le cher défunt lui avait laissé un nom moins ordinaire...

En attendant, Irina Nikolaevna s'est mise à expliquer pour quelle raison, après avoir passé cette splendide saison dans l'orbite de la cour et retrouvé une harmonie familiale, elle se voit désormais dans la fâcheuse nécessité de trouver un emploi. Le décès de l'impératrice en fut bien entendu la cause, car le comte n'avait plus rien qui le retenait à l'étranger. Il lui fallait rentrer en Russie, dans sa famille légitime : auprès d'une femme extrêmement jalouse dont le patrimoine lui avait toujours permis de maintenir l'éclat de la maison, et une série de nobles rejets tout sauf enclins à partager leurs privilèges avec une demi-sœur, dont, entre parenthèses, ils ignorent l'existence. Cependant, Irina Nikolaevna n'a absolument pas l'intention de suivre son père et de rester dans l'ombre, pour continuer de mener dans sa patrie la vie solitaire de l'orpheline, de la paria. Non : son orgueil lui interdit d'envisager une telle possibilité. Quitte à être seule et abandonnée, mieux vaut l'être ici, dans l'air embaumé de la Riviera, dans l'unique lieu au monde où elle a connu un peu de félicité.

À ces mots, Irina Nikolaevna observe un long moment de silence, et Lady Brown non plus ne trouve rien d'opportun à dire.

– Encore un peu de thé, ma chère? demande-t-elle enfin.

– Merci, Lady Brown, je crois avoir déjà bien assez abusé de votre temps, répond la jeune femme, cette fois-ci en se levant pour de bon.

– Mais en ce qui concerne l'emploi...

– L’emploi ? Oh, s’il vous plaît, ne parlons pas de cela. Pas maintenant. Si, après ce que je vous ai raconté, votre souhait est toujours celui de prendre en considération ma candidature, vous pouvez m’en informer dans les jours à venir en m’écrivant au Grand Hôtel de Londres.

– Vous logez au Grand Hôtel de Londres ? demande Lady Brown sans parvenir à dissimuler son étonnement.

– J’y ai logé, pendant un certain temps, et grâce à la bienveillance du concierge, il m’est encore permis de m’en servir comme adresse. Je vis désormais dans une chambre meublée, sans service de conciergerie.

– Je comprends...

– Je vous sais gré, milady, de la patience dont vous avez fait preuve en m’écoutant. Pour ce qui est du reste... je vous conseille d’y réfléchir, de ne pas prendre de décision hâtive. Et je vous en prie, ne laissez pas la compassion vous influencer : je finirai quoi qu’il arrive par trouver un endroit, même sans solliciter mes connaissances d’autrefois avec lesquelles, vous le comprendrez, j’ai préféré couper les ponts. Je continuerai de répondre aux annonces, de me présenter aux entretiens, et un jour ou l’autre...

Non, Celia Brown n’est pas du genre à prendre de décisions hâtives. Après le départ d’Irina Nikolaevna, elle sort se promener dans le jardin : elle a soif d’air, de lumière, comme le jour où une baronne autrichienne l’avait contrainte de participer à une séance de spiritisme. La comparaison lui était venue instinctivement, mais à bien y songer ne lui semblait pas totalement inappropriée, car cette demoiselle russe, si triste, si fascinante, si nostalgiquement attachée à un patrimoine nobiliaire qui ne lui appartient pas, a vraiment quelque chose de

spectral. « En deçà et en delà »... Cela doit être un peu comme vivre en équilibre sur une poutre, réfléchit sagement Celia Brown. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas son problème à elle, et il ne serait pas raisonnable d'endosser ce type de responsabilité. Une dame de compagnie qui n'a même pas de nom de famille, ou du moins, ne le déclare pas... comment la présenter, si toutefois elles étaient amenées à se rendre en société ?

L'air embaumé de la Riviera... Oui, c'est pour cette raison qu'elle a décidé de venir passer ses années de veuvage dans la villa, pas particulièrement élégante, mais confortable comme une maison de campagne anglaise, que le baronnet, fraîchement nommé, est parvenu à acquérir avant sa mort. Il y a des palmiers dans son jardin – détail qui, malgré l'habitude, ne cesse de l'émerveiller –, des cascades violettes et blanches de bougainvilliers et de jasmins, dont le parfum vous étourdit parmi les feuilles d'un vert brillant ; et surtout, là-bas, au fond : la mer. Pas la mer de Brighton, non. Un serpent, tantôt engourdi tantôt en proie à la colère, dont les écailles iridescentes luisent au soleil ; une respiration qui l'inquiétait les premiers temps et la tenait éveillée, mais qui est désormais devenue le bruit de fond d'une vie à laquelle elle ne saurait renoncer.

Irina Nikolaevna... Mmm, il a été sans aucun doute intéressant d'écouter son histoire ; mais il faut à présent songer au dîner. Elle se change toujours à cette occasion, même si elle est seule, et quand ne l'est-elle pas ? Elle a déjà fourni à Evans le peu d'instructions que requiert un plat léger, presque frugal, et monte maintenant à l'étage, sonne la femme de chambre pour qu'elle l'aide à se préparer. À ses yeux, cette parade n'a rien de spectral : elle est au contraire une façon de s'accrocher au monde des vivants.

Le lendemain matin, les autres candidates se présentent de nouveau, l'une d'elles sera sans doute sa dame de compagnie. Chacune s'édifie davantage au rôle que cette Russe... comment s'appelait-elle? Ah oui: Irina Nikolaevna. Ces demoiselles possèdent toutes un nom de famille; mais l'ennuient toutes profondément au bout d'une minute de conversation. Peut-être, pense Lady Brown, serait-il moins absurde de se changer pour le dîner avec la perspective d'avoir en face de soi, à table, une descendante des boyards; cela donnerait du sens à ce manège. L'on discuterait de la cour russe, de la défunte impératrice... puis également, à l'occasion, du destin amer de cette petite orpheline, qu'il serait charitable d'aider. En deçà, en delà... au fond, mieux vaut peut-être pencher pour une poutre instable, que pour la rassurante médiocrité des autres candidates.

Bien, mademoiselle, je vous tiendrai informée, dit-elle pour la quatrième fois, en congédiant la dernière aspirante. Une minute plus tard, elle sonne Evans.

– Vous pouvez dès à présent servir le déjeuner. Et s'il vous plaît, trouvez-moi l'adresse du Grand Hôtel de Londres.

Sanremo, 1881... À la croisée des orbites tracées par les grandes cours européennes et, à l'étage inférieur, dans une course-poursuite de plus en plus serrée, par les nouveaux puissants, souverains de l'industrie et de la finance. Lady Brown n'est pas la seule à être chamboulée par cet étrange enchevêtrement entre l'en deçà et l'en delà ; mais pour le moment, ici du moins, cette mouvance est paisible et se présente courtoisement sur le seuil, espérant en une forme de cooptation.

À Sanremo, ville de marins qui enseignaient jadis au monde entier la navigation à voile, viennent d'être inaugurés la ligne de chemin de fer permettant l'afflux, de toute l'Europe, d'hôtes de haut rang, ainsi que des hôtels de luxe tels que le Grand Hôtel de Londres ; tandis qu'une promenade en bord de mer a pris le nom de la défunte impératrice, Maria Aleksandrovna, mère regrettée de la Russie et pionnière du tourisme. Tout parvenu d'Europe aspire à acquérir ici sa propre résidence d'hiver. En attendant, la mer respire profondément, retient parfois son souffle pour mieux déchaîner ensuite, dans des marées hautes qui effleurent la récente voie ferrée, l'ire d'une divinité indignée par ces nouveaux arrivants (tous des parvenus, impératrice comprise) ayant l'audace de lui disputer le pouvoir.

Il est de ces soirs mordants où les dames tremblent dans leurs robes décolletées et entourent leurs épaules d'étoles en fourrure ; et d'autres étouffants, où elles sont tentées de retirer leurs gants. Et la mer, de sa respiration, bat la mesure du temps, rythme avec obsession et méthode ce spectacle de variétés. Toujours recommencée, pense souvent Lady Brown, qui anticipe sans le savoir le vers d'un grand poète ; et cette ténacité surhumaine lui insuffle un léger frisson d'inquiétude, mais d'un autre côté, et surtout, la rassure.

Les palmiers, les bougainvilliers, les jasmins. Des villas néo-gothiques, néo-classiques, d'autres en style mauresque ou néo-renaissance, l'histoire de l'architecture qui défile le long de l'antique voie romaine et fabrique l'illusion d'un éternel présent, d'un âge d'or où tout n'est qu'harmonie, une ère de paix universelle.

Sanremo en est à la fois le triomphe et le revers malade. Les gens y affluent généralement pour se soigner : qu'importe si c'est au Grand Hôtel de Londres, dans l'une des somptueuses résidences saisonnières érigées puis louées à prix d'or par les patriciens locaux, ou dans les nombreuses petites pensions et chambres meublées dans lesquelles les « en deçà » achètent, plus ou moins à crédit, un espoir de guérison. L'air embaumé de la Riviera, protégée des vents septentrionaux par les parois escarpées des Alpes, est le reflet exact de l'air vivifiant de Davos, patrie des sanatoriums. Y viennent des gens de toutes classes qui chez eux ne parviennent plus à respirer correctement : des princes et des duchesses affaiblis par des tares héréditaires, des artistes désespérés, des pâles étudiants qui au Nord, dans leurs chambres de bonne exigües, ont sacrifié leurs poumons à l'utopie en épluchant les nouvelles bibles sociales.

Tout ce petit monde se retrouve à Sanremo : aujourd'hui, le 15 septembre 1881. Puis il y a Lady Brown, la veuve aisée du baronnet entrepreneur, et on ne sait où, Irina Nikolaevna, possédant toutefois une adresse fiable auprès de l'Hôtel de Londres, sans compter les habitants des autres propriétés qui entourent la demeure de Lady Brown et son jardin relativement modeste : la résidence capricieuse au style improbable, entre le gothique et l'oriental, qu'un pharmacien de Rivoli aussi riche qu'excentrique a fait construire juste en face de la sienne ; et vers la montagne, devant l'imposante façade en marbre blanc et la vaste loggia de la Villa Zirio – dont les éminents locataires qui se succèdent au gré des saisons sont toujours accompagnés d'une foule de domestiques –, l'immense étendue de vignes et d'oliviers grim pant à flanc de colline, qu'un entrepreneur suisse a récemment achetée à la famille Rambaldi...

Non que Lady Brown entretienne de grandes relations avec ses voisins : sa baronnie fraîchement obtenue est bien loin d'ouvrir toutes les portes. Qu'il s'agisse des hôtes de la Villa Zirio ou de l'entrepreneur suisse et de son épouse, personne, lorsqu'elle les croise, ne lui a jamais accordé davantage qu'un salut courtois et distant. Dire que M. Ormond, comme son Archibald, n'est qu'un industriel fabricant de cigares et qu'il n'a pas reçu, contrairement à celui-ci, de titre nobiliaire, peut-être parce qu'en Suisse il n'en est pas coutume. Leur maison a de surcroît bien peu à envier à celle de Lady Brown : une simple résidence bourgeoise, relativement peu spacieuse, et totalement dénuée de cette splendeur qui attire à la Villa Zirio la crème de l'aristocratie européenne. Alors, pourquoi tant de zèle ? Il faut dire que M. Ormond a l'air d'un type sans trop de manières, mais sa femme... une

Française à ce qu'on dit, avec toute l'arrogance de celles qui se prennent pour des princesses juste parce qu'elles ont grappillé un peu de fortune... Bonaparte a fait école, pense Lady Brown à chaque fois qu'elle la voit passer et qu'elle est contrainte de lui rendre son salut dédaigneux ; puis les noms de l'amiral Nelson, du duc de Wellington, des combattants héroïques de Waterloo, affleurent à sa mémoire comme ceux d'autant d'esprits vengeurs.

Mais pour quelle raison l'inaccessible Mme Ormond lui vient-elle en tête juste à ce moment-là ? Précisément, alors qu'elle attend, avec une nervosité involontaire, le télégramme de réponse d'Irina Nikolaevna ? Si elle scrutait au fond d'elle-même (chose qu'une dame bien élevée n'est habituée à faire que jusqu'à un certain point), Lady Brown découvrirait que sa décision, un peu téméraire sans doute, d'embaucher cette jeune femme, n'est en rien étrangère à l'espoir de trouver, dans son côté « en delà », une précieuse confidente et alliée face aux mortifications que lui inflige incessamment cette voisine pédante, et dans les veines de laquelle ne coule, quoi qu'il en soit, rien de comparable au sang des boyards. Riche de son expérience dans des collèges prestigieux et surtout à la cour, Irina Nikolaevna serait certainement une fervente critique de la prétendue élégance exhibée par madame, de ses manières si distinguées, que la pauvre Lady Brown a trop souvent entendu louer par le peu de personnes ayant eu le privilège, parmi ses connaissances, d'accéder à sa demeure. Elle parviendrait aisément à en saisir les défauts, à en dévoiler le ridicule ; et Lady Brown se ferait un plaisir de l'écouter. Toutefois, si elle scrutait davantage en profondeur, c'est un autre désir presque inavouable qu'elle découvrirait : celui que ces portes,

lui ayant toujours été fermées, puissent s'ouvrir, comme par magie, devant la descendance des boyards, que le prestige d'un sang ancestral, même transmis par des moyens détournés, constitue à cette fin un passe-partout plus efficace que sa petite noblesse acquise.

Une snob se dissimulerait-elle derrière les traits ronds et affables de Lady Brown ? Pas le moins du monde. Son snobisme, si l'on peut le définir ainsi, s'est jusqu'à présent uniquement manifesté dans le choix des chats, qui ornent sa demeure depuis environ un an et lui tiennent compagnie durant ses longues heures solitaires : deux Persans de pure race, dont le pedigree surpasse de loin non seulement le titre de noblesse de Sir Archibald, mais également les arbres généalogiques de nombreuses familles britanniques faisant étalage de leur blason. Mâle et femelle, Galahad et Rowena ; le premier a le poil fauve, des nuances plus claires, dorées, la seconde est un Chinchilla blanc, un manteau de neige saupoudré d'argent. Le soleil et la lune de Lady Brown...

Domage qu'ils ne se soient pas montrés au cours de son entretien avec Irina Nikolaevna : elle aurait aimé les lui présenter et observer leurs réactions réciproques, car à ses yeux, une bonne entente entre la dame de compagnie et les chats de la maison est une condition *sine qua non* à la félicité domestique. Le doute lui vient alors d'avoir agi de façon irréfléchie en envoyant ce télégramme avant d'en avoir eu le cœur net.

La réponse d'Irina Nikolaevna n'arrive pas ce soir-là, mais le matin suivant : un retard suffisant pour faire passer à Lady Brown une nuit agitée. Evans la lui apporte au petit-déjeuner, sur le plateau d'argent réservé à la correspondance ; elle se compose d'un seul mot : « Merci ! »

Lady Brown en est initialement émue; ce n'est qu'après les œufs au bacon qu'elle se demande s'il ne s'agit pas d'une réponse trop elliptique, même pour un télégramme. Quand la demoiselle a-t-elle l'intention de se présenter? Quand est-elle disposée à prendre ses fonctions? En somme, des informations qu'une maîtresse de maison doit toutefois posséder afin d'organiser les choses de la meilleure des façons. Ce « Merci! » peut signifier « J'arrive tout de suite » ou « Je serai libre dès le mois prochain », voire « Merci, mais non », c'est cependant une hypothèse que Lady Brown ne veut même pas envisager. Il est vrai qu'Irina Nikolaevna n'a laissé paraître aucune sorte d'empressement pour obtenir l'emploi, au contraire, tandis qu'elle était déjà prête à l'embaucher, elle lui avait conseillé d'y réfléchir, de prendre son temps. Un comportement humble et arrogant à la fois, comme cette réponse laconique qu'on ne pardonnerait sans doute pas à une dame de compagnie. D'un autre côté, le sang des boyards...

Et ainsi, les rôles s'inversent: la candidate, contrainte d'attendre en retenant son souffle, n'est plus la personne à la recherche d'un emploi, mais celle qui l'offre; et durant toute la matinée, Lady Brown fait les cent pas dans la maison et dans le jardin, trouve à chaque recoin des milliers de défauts, et se demande si, en vertu de son côté « en delà », une femme comme Irina Nikolaevna peut réellement accepter un travail de ce genre.

La chambre destinée à la dame de compagnie lui semble trop modeste: elle ne la lui montrera même pas et lui réservera, en revanche, l'une des chambres d'amis possédant un balcon avec vue sur la mer. Pourquoi pas? Elle reçoit si peu d'invités chez elle... Aucun, pour être tout à fait précis, depuis qu'elle est devenue veuve, excepté

une parente pauvre accourue depuis l'Angleterre pour la réconforter et profiter du doux climat de la Riviera.

– Evans, voudriez-vous me montrer la liste des courses? Et descendre à la cave, si cela ne vous ennue pas: je crains que le champagne ne soit terminé depuis un bon moment.

– Le champagne, milady?

– Oui, le champagne. Bien que je n'en raffole pas et qu'il me monte à la tête, il est toutefois bon d'en disposer en cave si des hôtes de marque venaient à nous rendre visite. Ou pour fêter quelque chose.

Irina Nikolaevna se présente à la porte le matin suivant, avec une petite valise et un gros bouquet de fleurs pour Lady Brown.

– Et vos malles ?

– *Pardon**¹ ?

– Oui... Votre garde-robe.

– Oh... Comme on dit : nouvelle vie, nouvelles robes. Je voulais tourner la page, Lady Brown ; une fois installée, j'irai chez le couturier lui commander le nécessaire.

– Parfait. Commandez-lui aussi une robe de soirée, car j'ai l'intention de vous emmener en société. Nouvelle vie, nouvelles robes... C'est un proverbe russe ?

– Chez nous, milady, nous cassons même les verres, nous les jetons par terre pour les briser après avoir porté un toast. C'est une façon de dire : je suis heureuse. Si heureuse que je voudrais que le temps recommence, et inaugurer ainsi un nouveau calendrier.

Lady Brown en prend note avec soulagement : il semblerait qu'Irina Nikolaevna soit ravie d'être devenue sa dame de compagnie.

– Ce soir nous lèverons nos verres, Irina Nikolaevna.

– Mais non, milady, ne prenez pas cette peine.

1. Tous les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

– En attendant, venez avec moi, je veux tout de suite vous montrer votre chambre. Peut-être que nous croiserons d'ailleurs, à l'étage du dessus, les vrais maîtres de maison que j'aimerais vous présenter: Sir Galahad et Lady Rowena. J'espère de tout cœur que le courant passera...

– Sir Galahad et Lady Rowena? répète perplexe Irina Nikolaevna, en suivant la dame dans l'escalier.

– Mes chats: deux splendides persans.

– Merveilleux! Sachez, Lady Brown, que j'adore les chats... Je suis sincèrement très impatiente de faire leur connaissance.

Irina Nikolaevna doit toutefois réfréner son impatience, car à l'étage, aucune trace des merveilleux félins.

– Ils ont pour habitude de se volatiliser quand arrive une personne étrangère à la maisonnée, explique leur maîtresse, avant de lancer un coup d'œil furtif à sa dame de compagnie pour s'assurer que l'expression ne l'a pas offensée. Bien entendu, nous leur ferons comprendre que vous ne rentrez pas dans cette catégorie, d'ailleurs, à partir d'aujourd'hui, vous rejoignez notre famille à part entière, ajoute-t-elle en tentant maladroitement de se rattraper.

Avec une certaine anxiété, elle ouvre ensuite la porte de la chambre d'amis où l'une de ses parentes avait logé par le passé.

– Ce n'est certes pas l'Hôtel de Londres... murmure-t-elle sur le ton de l'excuse, en l'incitant à la suivre à l'intérieur.

– Elle est parfaite, Lady Brown, je ne pouvais rien espérer de mieux.

C'est une belle chambre en effet, agréable et spacieuse, aménagée avec du mobilier anglais robuste, de

style Chippendale. Une chambre où rien ne fait défaut : lit français avec tables de chevet, secrétaire, armoire et commode où ranger, à l'avenir, sa garde-robe, une psyché suffisamment grande pour refléter entièrement sa silhouette, un fauteuil confortable, sur lequel s'asseoir pour lire ou pour prendre le thé... Pourtant Irina Nikolaevna, de toute évidence habituée à bien d'autres fastes, survole tout ceci presque nonchalamment pour accourir à la porte-fenêtre encadrée de rideaux en chintz qui donne sur un petit balcon, et au-delà, sur la surface mouvante de la mer. Pour la première fois, Lady Brown la voit sourire vraiment : d'un sourire lumineux qui naît de ses yeux et se répand comme une rougeur sur l'ensemble de son visage, soudain sublimé.

– Quelle vue incroyable...

– Je suis heureuse que vous l'appréciez. J'en jouis également depuis ma chambre, et après tant d'années, je ne m'y suis toujours pas habituée. Si vous saviez combien de fois je descends de mon lit aux premiers rayons du soleil simplement pour aller contempler à la fenêtre l'aube se lever au-dessus de la mer... Êtes-vous matinale, Irina Nikolaevna ?

– Je m'efforcerai de l'être, Lady Brown.

Le champagne ne monte pas tant que ça à la tête : certes, ce n'est pas comme le sherry qu'elle peut boire en quantités généreuses sans pour autant ressentir le moindre désagrément, mais ce soir, il fallait tout de même porter un toast, et pour ce faire, on ne peut se passer de champagne. Il procure, il est vrai, un léger étourdissement, mais une fois de temps en temps, cette sensation s'avère tout sauf désagréable, et lui fait presque oublier sa déception à l'égard de Galahad et Rowena, qui s'obstinent

à ne pas se montrer. Rien ne presse, songe Lady Brown, laissons du temps au temps. Il est si bon d'écouter les récits d'Irina Nikolaevna sur la cour de l'impératrice... Qui eût cru que le caviar Beluga arrivait jusqu'à Sanremo par un train spécial, ou que les diamants puissent être distribués lors d'un bal comme des cotillons?

– Et vous en possédez, vous aussi?

– *Possédais*, au passé, Lady Brown. Après le départ de mon père... Au-delà de survivre comme je le pouvais, il me fallait également laisser quelque pourboire au concierge de l'Hôtel de Londres, payer les fournisseurs, le couturier... En somme, observer le décorum.

– Bien entendu...

Lady Brown n'y avait jamais songé, mais être veuve d'un mari légitime et en tous points à l'abri des embûches de la vie est une chance, si l'on compare avec la condition d'orpheline, de fille sans père, que doit supporter la pauvre Irina Nikolaevna.

– C'est moi qui m'occuperai de votre décorum, dorénavant. Vous n'avez pas à vous en inquiéter, Irina Nikolaevna. Evans, s'il vous plaît, versez à la demoiselle encore un peu de champagne.

Après dîner, Lady Brown s'est rapidement retirée : au-delà du champagne, l'excitation de cette journée s'est fait sentir, obligeant madame à chercher le repos du sommeil plus tôt que de coutume. Ainsi, sa compagne, habituée à suivre de tout autres horaires, se retrouve dans la situation nullement déplaisante de pouvoir réitérer, sans la présence d'un guide, l'exploration du lieu qui depuis aujourd'hui constitue sa demeure. Une demeure éphémère, sans aucun doute ; mais, qui peut en être certain ? Si, comme elle le soupçonne, Lady Brown l'a embauchée

purement par caprice, sous réserve de changer d'avis à la moindre contrariété, elle a l'intention de faire de son mieux pour qu'une telle contrariété ne se présente pas, ainsi que pour transformer en un lien plus solide et durable la bienveillance fugace qu'elle a su inspirer à cette dame d'un certain âge.

Telle une écolière consciencieuse qui révise sa leçon juste avant de dormir, Irina Nikolaevna retourne dans la salle à manger, au salon, dans la salle de réception de toute évidence assez peu utilisée à en juger par les housses qui recouvrent les meubles, dans la petite loggia qui donne sur la mer, au-delà du tracé sinueux du chemin de fer. Un sourire lui échappe lorsqu'elle s'aperçoit qu'Evans garde discrètement un œil sur elle, comme s'il n'était pas encore prêt à accorder à la nouvelle arrivée suffisamment de confiance pour la laisser vaguer dans la maison sans surveillance.

– Je n'ai plus besoin de rien, Evans. Vous pouvez vous aussi aller vous coucher, si vous le désirez.

– Veuillez m'excuser mademoiselle, mais j'ai pour habitude de me retirer en dernier, après m'être assuré que tout est en ordre. La nuit, nous fermons toujours portes et fenêtres, pour éviter de fâcheuses intrusions.

– Si je viens à ouvrir une porte ou une fenêtre, je prendrai bien soin de la refermer moi-même, Evans. Je vous remercie de me l'avoir signalé.

– Bien, dans ce cas... Si mademoiselle le permet...

Dissimulant sa réticence derrière un salut compassé, le majordome finit par prendre congé et laisser Irina Nikolaevna à une paisible solitude : une solitude parfaite, si ce n'est ce soubresaut rapide, entrevu du coin de l'œil le long du couloir. Mais ce n'est pas le moment de faire connaissance avec les chats : à présent elle a seulement

besoin de sortir, de respirer un peu d'air, de s'abandonner tranquillement au flux de ses pensées.

Et ainsi, la voilà dans le jardin, par une nuit tiède et claire, de pleine lune. Accoudée à la balustrade du belvédère, Irina Nikolaevna voit un rayon doré qui sillonne la mer, comme traçant un chemin vers le sombre horizon. Mais dans son dos aussi, en direction de la montagne, le vert profond et ténébreux de la végétation est rompu par les réverbères à gaz disposés le long de la route, et par quelques fenêtres encore éclairées dans les villas voisines. Non, elle n'est pas la seule à apprécier les heures nocturnes : par exemple, dans ce bâtiment là-bas, au-delà des oliviers, qui selon les explications de Lady Brown appartient à une famille d'industriels (français ou suisses, sa mémoire reste assez vague à ce sujet), les lumières brillent encore et au loin, on aperçoit d'ailleurs la silhouette d'une femme debout sur la terrasse. Peut-être regarde-t-elle la mer, comme Irina Nikolaevna.

Oui, elle s'en souvient à présent : Mme Ormond... Étrangement, Irina Nikolaevna est absolument certaine qu'il s'agit bien d'elle, et non d'une parente ou d'une domestique, comme, selon toute logique d'ailleurs, cela pourrait être. Son attitude ne correspond que trop fidèlement à la description de Lady Brown. Hautaine ? Pas exactement, sans doute parce que personne ne parvient à le rester au cours d'un tête-à-tête avec soi-même ; et sur la terrasse, elle seule, comme Irina Nikolaevna, a éprouvé le besoin de sortir à l'air libre. Elles sont les seules à jouir du spectacle de la lune, de ce rayon doré qui sillonne l'horizon.

Une façon insolite, pour la lune, de choisir son public ; car il est très difficile d'imaginer deux personnes plus différentes que ces deux femmes, reliées à distance par la

contemplation. Un double abîme les sépare : en deçà et en delà, dirait certainement Lady Brown. Quoi qu'il en soit, rien ne semble plus étranger à la silhouette blanche, droite, qui se découpe contre la façade de cette villa, qu'une démarche chancelante sur une poutre.

Distraite, Irina Nikolaevna néglige initialement la sensation qu'elle éprouve dans les chevilles depuis quelque temps : comme un lent frottement obstiné. Elle finit par baisser les yeux et entrevoit dans la pénombre une forme rougeâtre, qui s'est lancée dans un assaut des plus courtois entre les plis de sa jupe.

– Oh... Sir Galahad, je présume ? Enchantée de faire enfin ta connaissance. Mais à présent, si tu le permets, je te ramène à la maison : les chats aristocrates ne vont pas se balader la nuit, certainement pas plus, d'ailleurs, que les dames de compagnie aristocrates.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Traduit avec le concours du Centre national du livre

Ce livre a été traduit grâce à une aide du ministère italien des
Affaires étrangères et de la Coopération internationale /

Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo
del Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione
Internazionale italiano.

Titre original : *Irina Nikolaevna o l'arte del romanzo*

© 2023 Giunti Editore S.p.A./Bompiani, Firenze-Milano
www.giunti.it

© 2024, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch
Photo : © iStockphoto

Cette édition électronique du livre *Les lumières de la Riviera*
de Paola Capriolo
a été réalisée en juin 2026 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1272-8)
ISBN ePub : 979-10-349-1274-2